

artpress livres

Philippe Sollers



Philippe Sollers, place Saint-Pierre, Rome, le 11 décembre 2007. (Ph. Sophie Zhang)

François Dagognet les noms et les mots

Rolf Dieter Brinkmann **Rome, regards**

John Ruskin les sept lampes de l'architecture

Etty Hillesum **écrits**

Actualités :

Mitchell Leisen **Jacques Demy** Pedro Costa

Isidore Isou Roberto Bolaño **Chris Marker**

Vincent Roy **Hugo Lacroix** Brian O'Doherty

Philippe Sollers

les voyageurs du temps

artpress.com

■ « D'abord (premier état, lignes gravure – le jeu commence), c'est peut-être l'élément le plus stable qui se concentre derrière les yeux, le front. Rapidement, il mène l'enquête. Une chaîne de souvenirs maritimes passe par son bras droit : il la surprend dans son demi-sommeil, écume soulevé de vent. La jambe gauche, au contraire, semble travaillée par des groupements minéraux. Une grande partie du dos garde, superposées, les images de pièces au crépuscule (...) ». Nous sommes en 1965, ces lignes sont celles qui ouvrent un roman qui a pour titre *Drame* et pour auteur Philippe Sollers. Un corps est là, le corps d'un homme qui écrit, un corps « inconnu » à l'écoute duquel se met le narrateur au long des soixante-quatre « chants » qui composent le livre.

2009, près de quarante-cinq après *Drame*, paraît *les Voyageurs du temps* (Gallimard). Dans ce nouveau roman de Philippe Sollers, le corps du narrateur-auteur lui parle cette fois en direct, « sèchement » : il lui signifie que « c'est lui, rien d'autre, qui a toujours pris les décisions, choisi les orientations, les situations ». Que s'est-il passé au cours de ces quarante-cinq ans dans l'écriture, dans l'existence, de celui qui dit vivre une vie divine (titre de son précédent roman) ? Pour le savoir, il convient de lire, mais de lire vraiment, l'ensemble de ses romans qui sont le récit des étapes successives d'une nouvelle odyssée. Une odyssée plus étrange, plus improbable, plus inconcevable que celle de l'Ulysse grec, puisqu'en l'occurrence il ne s'agit plus pour un sujet humain de parcourir les mers et de revenir à son point de départ, mais de voyager dans le temps. Or, ce temps, on en a la vivante preuve pour le dernier de ces voyageurs, ne se réduit pas aux quarante-cinq ans couvrant la publication de ses livres, pas plus aux sept décennies qu'une biographie aveugle à ce qu'est une très grande longueur d'ondes du temps assignerait à l'auteur, pas même aux siècles qui séparent celui-ci des autres voyageurs. Il s'agit d'un temps dont l'exergue du livre, emprunté à l'écrit gnostique *l'Évangile selon Philippe*, donne le sens, un sens insensé aux oreilles de qui n'entend pas que ce temps-là « ne passe pas », mais qu'« il surgit », qu'« il est un feu ».



(Ph. S. Zhang)

Qui dit corps, dit incarnation, mais incarnation n'est pas incarnation (« ils incarnent, ils incarnent », ricanait Céline, de ses contemporains). Le corps des voyageurs du temps étant le corps des « voyageurs de l'Être », ce corps est un corps qui échappe à la mort, un corps qui est en état de « résurrection permanente ». Sollers en propose quelques exemples : le corps d'Hölderlin, de Nietzsche, de Rimbaud, de Lautréamont, de Baudelaire, de Kafka, de Bach, de Goya, de Watteau, de Picasso, d'un clarinettiste de jazz, Johnny Dodds, de T.E. Lawrence, d'un pape, d'un certain Jésus, bien sûr... Ce que racontent les premières pages du roman, c'est qu'un tel corps, monstrueux à sa façon, une « Bête » en quelque sorte, ne peut qu'être assiégé en permanence par ses parasites, ne peut que déchaîner sur lui la rage des prédateurs. Comment leur échapper ? C'est ce qui est narré dans ce récit d'une expérience intérieure, éloignée de toute démarche philosophique ou littéraire, expérience qui, paradoxalement, se situe dans un lieu étroit, très circonscrit, à l'histoire mal connue : le 7^e arrondissement de Paris. Étonnerai-je les lecteurs de Sollers si je précise que dans ce roman, qui tient pour une part du polar d'espionnage, des

femmes, dont vers la fin une jeune chinoise, accompagnent le narrateur dans son voyage au bout de la lumière.

Comment donner à entendre que *les Voyageurs du temps* est un des romans les plus accomplis, les plus forts, de Sollers ? En donnant à lire les quelques extraits qui suivent. ■

Jacques Henric

À signaler la parution de *Nues*, recueil de photographies en noir et blanc de Willy Ronis, que préface Philippe Sollers (éditions TerreBleue). Pendant soixante ans, Willy Ronis photographie des femmes nues. Pourquoi sont-elles si belles ? se demande Sollers. Et il répond.

Un génie militaire

Je ne m'entraîne pas au tir pour tuer, mais pour faire vivre. Et revivre. Parlant d'un voyageur céleste de l'Antiquité, un excellent voyageur du passé lui fait dire : « Je vois de loin, j'atteins de même. » Parfois sniper, avec arc et flèches. « Tout est mystère dans l'amour, ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance. Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour que d'approfondir cette science. »

Qui connaît encore le mot *carquois* ? Qui s'intéresse à l'amour comme science ?

J'ai rendez-vous avec Viva après l'entraînement. Elle rentre d'un « accompagnement » en Chine (elle fait du chinois depuis cinq ans). Quelques banalités de voyage : planète bouclée, gigantisme technique, exhibition de richesses, misère cachée. Pas un mot, bien entendu, sur ses clients ou ses contacts, l'ennui, la routine. Séance, donc, et détente. L'amour militaire permet de mieux goûter la délicatesse du temps et sa tendresse. Petites choses, petits gestes, simplicité, ferveur, parfum, peau, écarts.

J'admire Viva, son ordre, sa propreté, son honnêteté, son chic naturel, sa discrétion, sa gaieté, sa désinvolture. Elle devient très femme pendant trois quarts d'heure, et reprend ensuite son allure de garçon *réussi*. Enfin un vice net ! Enfin une prostitution gratuite ! Enfin l'intelligence ! Enfin le véritable amour !

T.E. Lawrence, à coup sûr un génie militaire de son temps auquel sa hiérarchie, comme d'habitude, n'a rien compris, décrit avec précision la science de la guérilla. C'est un vrai voyageur du temps, lui aussi, et son expérience, très particulière, vaut pour tous les espaces et pour tous les temps.

Sa situation est le désert, et, contre lui, l'armée turque. Ses troupes : les irréguliers des pays arabes. Sa stratégie : ne jamais offrir de cible, procéder, non par poussées, mais par *coups*. On se déplace vite en chameau, on frappe, on se retire :

« Nos atouts étaient la vitesse et le temps, non la puissance de choc : ils nous conféraient la puissance stratégique plutôt que tactique. *La portée joue stratégiquement un plus grand rôle que la force* [c'est lui qui souligne]. L'invention du bœuf en conserve a modifié la guerre sur terre plus profondément que la poudre à canon. »

Il fallait y penser : le désert doit être traité non comme une étendue de sable, mais comme une mer, un océan, une masse fluide et liquide. Les chameaux sont des barques, les cavaliers des marins, des baleiniers agiles, mais cette flotte, au lieu de vouloir prendre l'avantage sur le Léviathan turc, le harcèle, le pique, le repique, disparaît, surgit à l'improviste, et surtout, par derrière, détruit ses communications, s'évanouit et réapparaît à des centaines de kilomètres, sans qu'on puisse l'observer puisqu'elle est dispersée. Chaque guerrier a son autonomie, sa nourriture, son eau, ses armes. « Dans la guerre irrégulière, si deux hommes sont ensemble, l'un d'eux est sacrifié. » Et aussi : « Notre idéal était de faire de l'action une série de combats individuels. »

L'irrégulier vit dans le relatif, et le régulier dans une sorte d'absolu vide. L'absolu est un leurre, mais c'est une illusion constante des armées. La guérilla, comme idéal de la guerre, est une turbulence maîtrisée, un jeu d'enfance. Les théoriciens que Lawrence admire ne sont pas Clausewitz et Jomini, mais, de façon très révélatrice, deux Français, le maréchal de Saxe et Guibert. Les Turcs, mille fois plus forts, sont aussi lourds et ineptes que les Américains au Vietnam ou, aujourd'hui, en Irak. Au lieu de former une entité compacte, les irréguliers agissent en solitudes synchronisées par le commandement, mais en ignorant tout du plan général. Le commandement tire sa force du renseignement incessant, très organisé, très pointu. Renseignement et logistique, nouveaux dieux des armées modernes, retrouvant péniblement des évidences très anciennes. Lawrence ne semble pas avoir lu Sunzi, puisqu'il est mort en 1935, mais il le pratique sans le connaître (de même, il ne sait rien de ce qui se passe en Chine à la même époque). Il est anglais, donc très doué pour l'espionnage, alors que les Français, comme chacun sait, sont nuls dans cette dimension.



T. E. Lawrence. (Ph. DR)

La guerre « absolue » s'empêtre dans une guérilla déterminée et pensée. « Faire la guerre à une révolte est une chose lente et embarrassante, comme de manger sa soupe avec un couteau. » C'est lent, c'est déprimant, ça traîne, et le moral des troupes turques, pourtant très supérieures en hommes et en armement sophistiqué, s'en ressent. L'ordre et la discipline épuisent. Au contraire, chez les irréguliers « le désordre maximum était, dans un sens vrai, notre équilibre ». Vitesse, dispersion, concentration soudaine, disparition au loin, informations, ruse, précision du feu : tout est fondé sur la qualité, pas sur la quantité. Le règne de la qualité n'a rien à voir avec celui de la quantité, et il s'ensuit, immédiatement, un autre temps que ne comprend pas l'adversaire. Vous pouvez lui expliquer mille fois la situation, il restera



Watteau. « L'indifférent ». 25 x 18 cm
(Coll. Musée du Louvre, Paris)

dans ses préjugés, c'est-à-dire dans sa façon lourde de vivre et de mourir. Les Turcs perdent la tête ? Il y a de quoi. Mais Lawrence, dans sa démonstration, sait bien qu'il fait la guerre à l'Angleterre elle-même dans son ossification. On lui fera payer cher cette irrégularité majeure. Que répondre à des têtes de béton ? Il se tait.

[...]

Vous êtes sûrs qu'il n'y a aucun point commun entre Paul Claudel et André Breton, le second ayant même explicitement souhaité la mort du premier. La querelle métaphysique décrétee indépassable par certains, a eu lieu, de façon très violente, au sujet de Rimbaud. Mais voici un petit tour de magie.

Apparaît ici un voyageur du temps, splendidement indifférent, Watteau :

« Messenger de nacre, avant-courrier de l'Aurore, moitié sensibilité et moitié discours, élan mesuré, effacé, anéanti dans son propre tourbillon » (Claudel).

« Personnalité angélique » (Breton).

« Ces privations, ces douleurs qui, très tôt, vont ruiner sa santé physique, c'est merveille de les voir s'absorber tout entières dans un hymne à la seule gloire de la nature et de l'amour. Ainsi, toute tempête, au premier beau jour revenu, trouve moyen de s'engloutir et de se nier dans une perle (Breton).

[...]

La Laitière de Bordeaux est un tableau fascinant. On sait qu'à l'époque, de jeunes paysannes venaient des environs apporter du lait en ville. Celle-ci est donc venue, sans doute chaque matin, chez Goya. Elle apparaît recueillie, incurvée, absorbée, *nacrée*, sur fond de ciel irisé. Elle est très brune et très solide, c'est une annonciation avec ciboire de lait moussant qu'elle apporte, vache sacrée, à son vieux bébé de peintre déjà sourd. Elle est vierge, bien entendu, mais divisée par cette grande avancée de jambes et de cuisses cachées. Attention, très attentive, sérieuse, presque sauvage dans sa tournée. C'est un ange, le ciel l'envoie, comme un caprice de lumière, au milieu des désordres de la guerre, des cauchemars, des tortures, des vampires, des vieilles sorcières édentées. C'est l'éternel retour de la duchesse d'Albe, à l'aube, qu'on a connue autrefois très nue ou très habillée. Elle ne fait que passer chez ce demi-fou, exilé espagnol qu'elle aime, de même que les femmes brunes, d'instinct, n'ont pas manqué de repérer ce jeune Allemand, Hölderlin, que l'on dit poète. Du vin, du lait.

La *nacre*, tout est là, et le vieux Goya, dans ses douleurs, le sait aussi bien que Watteau dans les siennes. La nacre, la perle, c'est aussi Rimbaud (« glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieus de braise ») tel qu'il est apparu

aux habitants du temps. C'est le *sperme* du cachalot Rimbaud (« effet séminal » pour Claudel, « grande affaire » pour Breton). Ce foutre marin est très désiré des coquettes. On sait que Verlaine en était friand, et Mallarmé aussi, de loin, qui lorgnait sur « les mains de blanchisseuse » de ce passant considérable, lequel en a eu vite assez de se faire pomper. Allez le voir au désert, si vous ne voulez pas me croire.

[...]

Gnose et temps

« Je suis un son qui résonne doucement, existant depuis le commencement dans le silence. »

Nous sommes ici dans les premiers siècles de ce que nous avons l'habitude d'appeler notre ère, dans les manuscrits déterrés par hasard par des paysans, en Égypte, en décembre 1945. Toute une bibliothèque enfouie ressurgit, préservée de la destruction. Le « son » dont il s'agit est une « voix inaltérable », « la voix du son », « la voix du réveil dans la nuit éternelle ». Vous recevez ça dans un souffle, vous êtes là pour répondre, ou non.

Si vous répondez, voici donc « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce que la main n'a pas touché, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme ». En réalité vous avez été jetés en ce monde, et vous continuez à être entravé, détourné, empêché, falsifié. Vous avez affaire à une bureaucratie minutieuse qui vous promet à la mort. Aucun doute, vous êtes sur la liste du Camp. Il vous est interdit de devenir qui vous êtes. Or, ici, dans ces papiers que des voyageurs du temps ont sauvés des perquisitions et du feu, on vous propose carrément de sortir de la mort, bonne nouvelle, sans doute, mais énorme blasphème. Vous lisez, vous écoutez, et une illumination et une révélation foudroyantes fondent sur vous, vous êtes sauvés.

Il y a un temps menteur organisé, il y a un temps vrai. Le temps vrai est gratuit, comme un bloc d'or au fond d'un bourbier. Qu'êtes-vous venu faire dans cette galère soumise au flot des générations ? Pourquoi manger sans fin du cadavre ? Qui veut vous terroriser, et dans quel intérêt ? Vous titubez, avouez-le, dans l'angoisse, les ennuis, le brouillard, l'erreur, l'oubli. Vous n'osez même plus dire de vous-même : « Je pense, donc je suis. » Les jours passent, petits plaisirs, chagrins, deuils, brèves éclaircies, bavardages, soucis. Pas une seule présence ne vous aide.

Soudain, tout se passe comme si vous vous entendiez avec une force de lumière : vous êtes rassemblé, solitaire, célibataire, unifié. Vous entrez dans un royaume toujours présent, toujours actuel, dedans enveloppant dehors, dehors enveloppé par dedans, invisible dans la



Goya. « La laitière de Bordeaux ». 74 x 68 cm.

(Coll. Musée du Prado, Madrid)

pensée de l'invisible, vous êtes un vivant issu du vivant, un sauveur qui se sauve lui-même. Vous avez été empoisonné par vos Parasites, vous guérissez :

« L'univers est la pharmacie où les corps lumineux guérissent. » Ce monde est un hôpital de fous, une noria, une roue qui veut vous entraîner loin du paradis de lumière. Le plus souvent, vous sombrez dans l'inconscience, l'ignorance, l'ivresse, la mort, vous êtes prisonnier de l'instinct de mort, personne, en principe, n'échappe à cette aimantation noire. C'est la « grande guerre » entre clarté et obscurité.

Il faut bien admettre que ces deux principes, lumière et ténèbres, absolument distincts et opposés, reviennent, après leur long métrage, chacun à sa nature intégrale. Vous, vous êtes au milieu, ballotté, renversé, accablé, submergé, noyé. Heureusement, vous avez vos livres. Faisons donc un tour en enfer.

Le « Prince des Ténèbres » a son royaume où il n'y a nulle vie, sauf de la bile et de la colère. C'est le roi du monde de la fumée, étrange spectacle. Laideur, puanteur, horreur, abjection, pourriture, langage insensé, stupidité. Et encore : perpétuel déchirement, lutte constante de soi contre soi, guerre intestine et sans relâche, anarchie permanente, autodestruction. Et encore : hostilité, méchanceté, fureur, jalousie implacable, dévoration de tous par tous, rythme de mort sans conclusion ni sens, vertige de suicide, hargne, envie, aigreur, viscères, vinaigre et, finalement, autophagie.

Le Prince de ce monde, ou plutôt du non-monde immonde, se montre lui-même à vos yeux. Il vit dans un perpétuel présent, il ne voit que ce qu'il a devant lui, dans sa proximité dévoratrice immédiate. Il ne connaît pas ce qui est *loin*. Tout autour, c'est un cloaque d'ac-

couplements ratés, un chaos de cannibalisme. Tout désir, ici, est borné, buté, anéanti à peine surgi, entêté à s'évanouir dans son assouvissement, pour renaître aussitôt après. Rien que du court terme, de l'instantané, tout doit être dans un présent compact, et sous le regard. « Il ne connaît et ne perçoit que ce qui est présent à ses yeux. » *Aucune mémoire*. « Le commencement comme la fin échappent à son entendement... C'est une nuit absurde et désespérée en attente de la nuit totale. »

Ça ne vous rappelle rien ? Ah bon.

Faites un montage rapide : n'importe quelle salle en folie de la Bourse sur la planète, et aussitôt après, *Saturne dévorant ses enfants* de Goya. Revenez à *la Laitière de Bordeaux*. Pause. Au passage, un peu d'air frais, à la Freud :

« Pour être vraiment libre et heureux dans la vie amoureuse, il faut avoir surmonté le respect pour la femme, et s'être familiarisé avec la représentation de l'inceste avec la mère ou la sœur. »

Si ça ne suffit pas, montez, en enchaînant des photos d'Auschwitz, du Goulag, d'Hiroshima, de quelques charniers contemporains, mais terminez toujours par *La laitière*.

Aucun effet ? Je ne peux plus rien pour vous.

L'admirable Henri-Charles Puech (1902-1986) donnait ses cours sur la Gnose et le Manichéisme au Collège de France en 1968. Voilà une année. Ses recherches portent sur le Temps. Mais voici son portrait du Prince des Ténèbres :

« Son intelligence n'a nul don de pénétration, elle ne saisit, et de l'extérieur, que la surface matérielle des choses et des corps. Sensible aux apparences et aux signes, elle demeure fermée au réel et aux profondeurs intérieures. Impuissante à suivre et à s'expliquer l'enchaînement organique de tels ou tels événements successifs, ou, chez autrui comme en elle-même, le déroulement continu d'une pensée, elle n'accède et ne réagit qu'à l'instantané. Elle n'embrasse à chaque instant rien d'autre que la présence fortuite et passagère de tel objet, de telle personne, de tel fait. Sans principe ni but elle-même, un pur présent, dont elle ne sait ni induire les antécédents ni prévoir les conséquences, l'occupe et l'absorbe tout entière. »

Est-ce assez clair ? Avez-vous reconnu la Société elle-même, ses agents et ses collaborateurs ? Ce dernier Dieu, évacuateur de l'Histoire et du Temps, vous est-il apparu dans sa gloire noire ? Vous êtes-vous reconnus sous sa coupe dans la mondialisation ou plutôt l'immondialisation en cours ? Comprenez-vous pourquoi le message de la véritable Église de Lumière ne pouvait être que persécuté, censuré, brûlé ? Mani, son fondateur, a été atrocement écorché vif par le roi de Perse Barhâm 1^{er}, entre 274 et 277 (on entend l'écho de cette tragédie dans le Canto 72 d'Ezra

Pound). Quelle idée, aussi, de se vouloir missionnaire et de fonder une Église ! Ce Mani, ou Manès, était, paraît-il, dessinateur, peintre, musicien, ce qui suffisait à le rendre éminemment suspect pour toute religion de pouvoir. Ses disciples ont été pourchassés et éliminés partout, les plus perspicaces à long terme ayant clandestinement rejoint l'Église catholique, meilleure ennemie, meilleure alliée. Ne les dénoncez pas, non plus que les marranes d'autrefois. Ces réfugiés des siècles n'ont l'air de rien, ils sont très dissimulés, mais ce sont des sortes de baleines, comme l'a si bien compris Melville dans *Moby Dick* :

« Ô Homme ! admire la baleine, efforce-toi de lui ressembler, toi aussi reste chaud parmi les glaces, sache vivre dans un monde autre que le tien, sois frais sous l'Équateur, que ton sang, au Pôle, demeure liquide... Comme le grand dôme de Saint-Pierre, et comme la grande baleine, garde en toutes saisons ta chaleur personnelle. »

La baleine de Rome est la grande voyageuse du Temps. Il ne faut donc pas s'étonner si le nom de code, dans les Services, du pape blanc Jean-Paul II, après son assassinat raté, était « Moby Dick ».

Il y a trois Temps : le premier voit la lumière et l'obscurité absolument distinctes l'une de l'autre. Le second, après l'assaut des ténèbres contre la lumière, est un temps de mélange (dans lequel nous sommes depuis très longtemps et pour très longtemps). Le troisième, qui s'approche peut-être à toute allure, voit de nouveau lumière et obscurité radicalement séparées. Les saints du mélange sont comparés à des cerfs : innocents, rapides, agiles, ils ont soif de « l'Eau vivante ». Ils sont



(Ph. S. Zhang)

« contemplateurs du monde », puisqu'ils se tiennent sur les sommets. Le cerf, le serpent, l'aigle : on se croirait déjà chez Zarathoustra, éternel retour d'une libération désirée, drame du « Sauveur-Sauvé ». Pas de contradiction avec le Ressuscité, qui est tout sauf de la névrose doloriste (ça n'empêche pas de soigner les malades, dur labeur).

L'envoyé de l'Église de la Lumière se manifeste parfois en rêve : c'est par exemple un enfant resplendissant qui joue tranquillement au bord de l'eau. Vision fugitive, nouvelle naissance. C'est une décision du Saint-Esprit, un réveil. Puech écrit justement :

« La gnose n'est pas simple conscience que le sujet prend de soi, mais transformation radicale du sujet par cette prise de conscience. »

Le plus étonnant est que cet événement puisse se produire par simple *lecture*. « Celui qui trouvera l'interprétation de ces paroles ne goûtera pas à la mort. » Ou bien : « Heureux celui qui se tiendra dans le commencement, et il connaîtra la fin, et il ne goûtera pas à la mort. » Si on demande au gnostique d'où il vient, il peut répondre : « Je suis né de la lumière, là où la lumière s'est produite d'elle-même. » Rien que ça. Bien entendu, il aura intérêt à rester discret.

Il s'agit donc d'une sortie, d'une désintoxication, d'un *transvasement*, pour un retour sur place au « paradis de Lumière ». C'est « la Grande Pensée » surgissant dans « la Grande Guerre », guerre ultra-secrète, sans cesse à l'œuvre, combat spirituel violent, dont personne, ou presque, ne semble plus avoir la moindre idée. Des troubles, des malaises, des explosions, des catastrophes, des massacres, des folies plus ou moins rampantes, soit, mais pas de pensée, ou alors de toutes

petites pensées. Pour l'heure, qui est au moins « très sévère », nous sommes dans le « deuxième temps », celui du *mélange*, avec forte prédominance de l'obscurité montante, mais aussi annonces de plus en plus intenses de la lumière à venir (qui est *déjà là*). Temps de l'illusion et du non-sens, temps perdu, comme l'a si bien éprouvé et dit Proust, ce stupéfiant voyageur du Temps. Personne n'a mieux décrit l'exil, la prison, et, dans la même trame, les signaux extatiques, les révélations. Un pied en enfer, l'autre au paradis. L'expérience du temps réel est récente, un peu plus d'un siècle.

Très peu d'appelés, encore moins d'élus. Il y a un appel, c'est sûr. Il faut que quelqu'un réponde.

Ne demandez pas d'où vient l'Appel, quand il a lieu, de qui il vient, ni à qui il s'adresse. Tout cela n'a pas de nom, et si j'ai un nom, je ne le connais pas et n'ai pas à le connaître. Il serait risible de dire que je m'appelle « moi », grotesque de vouloir cadrer cette expérience débordante qui, souvent, s'accompagne d'une véritable orgie de mémoire. Certaines phrases, prononcées de plus loin, émergent, par exemple « un livre inspiré de lui-même », ou simplement un mot, « exaucé ». Ça se passe entre gravure et voix, par-delà toute inscription, par-delà le souffle.

Je pense à Champollion se crevant les yeux sur les hiéroglyphes, les cartouches des pharaons, la pierre de Rosette. L'Égypte semblait muette : elle parle. Même surprise pour Freud : les rêves parlent, on peut les interpréter. Plus exactement, ça n'arrête pas de parler, jour et nuit, dans toutes les langues, mais, en général, pour ne rien dire de vraiment vivant. L'Appel, lui, traverse le mur du Temps, il ne dit rien, il appelle. C'est un coup de feu dans le feu. ■



Arthur Rimbaud (Coll. Roger Viollet)